

## Naissance de la ligne Comète

Le 10 mai 1940, les Allemands envahissent, sans leur avoir déclaré la guerre, la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. Les Alliés se portent au secours des pays envahis mais ils doivent reculer devant un ennemi très supérieur en nombre et en matériel.

Le 28 mai 1940, la Belgique est contrainte de déposer les armes et l'occupation de ce pays commence. Mais beaucoup de militaires alliés qui n'ont pu être embarqués à Dunkerque se cachent encore à Bruxelles. Il y a aussi, dans les hôpitaux, de nombreux blessés qui, lorsqu'ils seront guéris, seront conduits dans des camps de prisonniers.

Andrée De Jongh, dite Dédée, est une jeune infirmière belge dont le père est directeur d'une école primaire à Schaerbeek, banlieue industrielle de Bruxelles. Profondément patriote, elle fait partie d'un groupe de jeunes qui, comme elle, refusent la défaite et essaient par tous les moyens de résister à l'occupant. Dédée rêve de faire évader les blessés qu'elle soigne à l'hôpital. Avec ses amis, elle s'occupe aussi de tous ces clandestins qui sont cachés chez des Belges courageux : il faut continuellement les changer de planque pour diminuer les risques courus par ceux qui les hébergent, il faut leur trouver de la nourriture et des vêtements – problème épineux en ces temps où la Belgique manque de tout –, il faut leur faire faire de faux papiers.

Le petit groupe de résistants dont fait partie Dédée est peu à peu décimé par les arrestations. Bientôt il ne reste plus que deux personnes, Arnold Deppé et Dédée elle-même. Courageusement, ils font le bilan de leur activité et doivent reconnaître avec lucidité qu'ils usent leurs forces en pure perte : les militaires qu'ils cachent ne servent à rien pour la poursuite de la guerre et ils mettent en grand danger ceux chez lesquels ils se cachent. Une seule solution s'impose : leur faire rejoindre l'Angleterre qui se bat encore. Ainsi ils redeviendront opérationnels et leurs logeurs seront disponibles pour un autre travail. Mais comment faire ? Par où passer ? La côte est beaucoup trop surveillée. En revanche, prétend Arnold, il n'est pas difficile de traverser les Pyrénées. Il a travaillé avant la guerre dans la région de Bayonne et il se souvient que l'on faisait beaucoup de contrebande avec l'Espagne. Ce pays n'étant pas en guerre, il ne doit pas être impossible, une fois la montagne franchie, d'arriver à Gibraltar où l'on remettrait les fugitifs aux Anglais. L'idée est séduisante et Dédée s'y rallie aussitôt avec enthousiasme.

Il est décidé qu'Arnold fera un premier voyage en éclaireur. Il demande à la société qui l'emploie son congé annuel et une avance sur son salaire. Et il se lance dans l'aventure. Au retour il fait son rapport à Dédée :

– Pour la frontière française, pas de problème à condition d'avoir des papiers en règle. Mais la Somme est une véritable frontière entre la zone interdite (la Belgique et le Nord de la France) et la zone occupée. Pas question de passer par Amiens, c'est beaucoup trop surveillé. Mais j'ai fait la connaissance d'une brave paysanne, Nénette, qui habite du côté de Corbie. Sa ferme est située sur la rive gauche de la Somme, tout près de l'eau. Sa barque nous attendra, ca-

chée dans les roseaux, sur la rive droite, nous n'aurons qu'à l'emprunter pour passer de l'autre côté. Pour le Sud, j'ai également rencontré une famille de Belges qui est arrivée là au moment de l'exode de mai 1940 et qui y est restée. Ils habitent, à Anglet-lez-Bayonne, une maison, la villa Voisin, qui est cachée dans la verdure au bout d'un petit chemin creux, bref, l'idéal pour nous. Ils sont très patriotes et ne demandent qu'à nous aider. Ils nous trouveront des guides pour les Pyrénées.

Et Arnold ajoute, enthousiaste :

– Vous verrez, Dédée, on les aura jusqu'au trognon !

M. et Mme De Greef furent, en effet, jusqu'à la fin de la guerre, le plus ferme soutien de la ligne Comète dans le Sud. Tempérament ardent, Mme De Greef s'ennuyait un peu aussi loin de son pays et elle avait confié à M. Appert, de la Société générale à Bruxelles, son désir de faire quelque chose pour aider les Alliés. C'est justement ce M. Appert qu'Arnold était allé voir avant de partir pour avoir des adresses dans le Sud.

– Celui qui viendra de votre part, avait dit Mme De Greef, n'aura qu'à dire : « Gogo est mort », Gogo étant un petit chien que nous aimions beaucoup et qui effectivement vient de mourir.

C'est ce mot de passe qui valut à Mme De Greef son original nom de guerre : Tante Go. Son mari fut appelé l'Oncle.

## Le coup d'essai

Juin 1941 : onze Belges en danger sont inscrits pour le départ. L'argent est emprunté à des amis, les faux papiers fabriqués de toutes pièces, les cachets dessinés à la main.

On prend le train pour Lille. À la frontière, Dédée remarque que les gabelous, surveillés de près par les *Feldgendarmen*, interrogent longuement tous les voyageurs masculins... et eux seuls. Elle en fera son profit. Heureusement, les hommes qu'elle convoie aujourd'hui parlent bien le français.

De Lille, on repart pour Corbie et, la nuit venue, on gagne à pied la rive droite de la Somme. La barque promise n'est pas là !

– Qui sait nager ? demande Dédée.

Quatre mains seulement se lèvent. Dédée réfléchit :

– Si j'avais une longue corde, je nagerais en la tenant par un bout... Sur la rive, en face, je la passerais autour d'un de ces arbres... Je reviendrais... À condition d'avoir une bouée, on pourrait faire un va-et-vient...

Arnold part à la recherche du matériel et revient à 2 heures du matin avec un long filin et une chambre à air d'auto gonflée à bloc, qu'on lui a prêtés dans une ferme.

Et la traversée de tout le groupe commence.

Par deux fois dans la nuit, il faut s'interrompre : la lueur dansante d'un feu de bicyclette se montre au loin, sur le chemin de halage.

Le cœur battant, tapis dans les roseaux, les fugitifs voient passer, raide et casqué, un Allemand, le fusil en bandoulière, pédalant comme un automate.

Il faut attendre, et cela leur paraît interminable, que le feu rouge de la bicyclette s'évanouisse dans la nuit, pour reprendre la traversée.

Passer tout le monde de l'autre côté demande une heure et demie.

Dédée, nageant d'une main, et poussant la chambre à air de l'autre, fera elle-même six fois le trajet, obsédée par une seule pensée : « Si on se fait coffrer, comment garder sa dignité dans cette tenue ? »

Enfin le groupe arrive chez Nénette. L'explication est simple : la barque a été réquisitionnée.

Dans la grande cuisine dallée de rouge, une soupe bien chaude réconforte les voyageurs transis. Puis, bien qu'il fasse déjà grand jour, ceux-ci s'endorment à même le sol, d'un sommeil sans rêves.

Sans encombre, ils traversent la France et arrivent à Anglet où Dédée fait la connaissance de Tante Go.

Tout de suite la sympathie a jailli entre la jeune fille et la femme mûre qui, toutes les deux, désirent ardemment servir leur pays.

– Un visage ouvert, un regard droit, une allure sportive, exactement le genre de jeune fille que j'aime, dira plus tard Tante Go en évoquant sa première rencontre avec Andrée De Jongh...

– Bonjour ma tante ! lance joyeusement Dédée, je suis une nouvelle nièce pour vous. Nous avons des colis...

– Très bien, je suis contente de vous connaître. Combien de colis ?

– Heu !... la douzaine !

Douze personnes à nourrir sans avoir été prévenus ! L'épicerie de Mlle Léontine, à deux pas, a beau être une ressource<sup>1</sup>...

Tante Go a dû faire une drôle de tête, car Dédée éclate de rire !

– Ne vous en faites pas, ma tante, on va s'arranger !

On installe le plus de monde possible à la villa, sur des matelas. Quelques « colis » sont hébergés par des amis.

Demain, des contrebandiers que Tante Go a contactés depuis le premier passage d'Arnold leur feront franchir la montagne, en deux groupes différents. Arnold et Dédée, eux, remontent sur Bruxelles.

---

1. Melle Léontine Danglade est propriétaire d'une épicerie située à l'entrée du chemin creux qui mène à la Villa Voisin. Aussi généreuse que patriote, Mlle Léontine sera d'un réel secours pour Tante Go car elle ne cessera, pendant toute la guerre, de l'aider à nourrir les fugitifs. Les deux femmes se lieront d'une grande amitié. De par la position stratégique de son magasin, à l'entrée de l'impasse, Mlle Léontine jouera de plus en plus le rôle de vigie : personne ne peut venir à la Villa Voisin sans être vu par elle. La rue s'appelle aujourd'hui rue Léontine-Danglade.

## Déjà les ennuis

Dédée repart enchantée. Elle sait qu'elle a trouvé la maison idéale et la personne qu'il fallait pour lui permettre de créer cette ligne d'évasion dont elle rêve.

Août 1941 : elle organise un nouveau départ.

À huit Belges se joignent cette fois trois soldats britanniques.

Arnold, qui ne sait pas du tout l'anglais, se chargera des Belges, tandis que Dédée, qui a de cette langue quelques connaissances scolaires, prendra les Anglais.

– Mais je ne passerai pas par Lille, dit fermement Dédée. Vous avez vu, la dernière fois, les questions des douaniers ? Comment voulez-vous que mes hommes répondent, ils ne savent pas un mot de français !

– Alors, qu'allez-vous faire ?

– Nous prendrons le train de Quiévrain par Mons. Nous passerons la frontière à pied. Puis nous prendrons le tram qui mène à Valenciennes et, de là, le train pour Corbie.

– Mais vous allez perdre un temps fou !

– Peut-être mais j'y gagnerai en sécurité.

Arnold n'a pas les mêmes raisons que Dédée de redouter la douane française. Il tient à passer par Lille. On décide donc de se séparer et de se retrouver à Corbie.

Cette discussion se passait dans un café, seul refuge de Dédée qui n'a pas encore mis sa famille au courant de son activité clandestine.

D'habitude, un ami soi-disant sûr, qui travaille à *La Libre Belgique* clandestine, assiste à tous leurs entretiens. Mais justement, aujourd'hui, il n'est pas là. C'est ce qui va sauver Dédée.

La veille du départ, deux des Anglais se font arrêter chez leurs logeurs. Dédée les remplace par deux des huit Belges qu'Arnold devait convoyer.

Le train de Lille et le train de Mons partent à un quart d'heure de distance. Ils sont côte à côte sur les voies.

Confiant « Jim<sup>1</sup> » aux deux Belges, Dédée rejoint Arnold dans son compartiment, puis, à la dernière minute, elle descend à contre-voie et retourne dans son train.

Durant le trajet, Arnold se rend compte qu'il est filé... Pourtant, lui et ses compagnons passent la frontière sans ennuis.

C'est à Lille, alors qu'il avait laissé ses hommes au *Café du Brabant*, près de la gare, et qu'il essayait de semer ses anges gardiens, qu'il est appréhendé et jeté comme un paquet dans une auto de la Gestapo. Ceux qui l'attendaient au *Café du Brabant* sont arrêtés également : « l'ami sûr » était un traître. Il avait révélé aux Allemands tous les détails de l'expédition.

Non, pas tous, heureusement ! Il ignorait le changement d'itinéraire de Dédée, intervenu en dernière minute. La jeune fille venait donc, de justesse, d'échapper à l'arrestation.

Comme prévu, elle arrive à Quiévrain, passe la frontière à pied, prend le tram pour Valenciennes, puis le train pour Corbie.

---

1. « Jim » était le surnom que Dédée avait donné au soldat britannique. Il s'appelait de son vrai nom Colin Cromar. C'est le premier Anglais que la Ligue ait fait passer. Il est resté célèbre, sous le nom de « Jim ».

Pas d'Arnold, évidemment... Pourtant il aurait dû arriver bien avant elle.

Heureusement, la barque est là, cette fois. Dédée traverse la rivière avec les hommes, confie ceux-ci à Nénette et reprend elle-même le train pour Lille.

Là, afin de ne pas éveiller les soupçons par sa curiosité, elle simule la jeune fille éplorée qui a perdu sa famille et interroge les agents de la SNCF, le personnel de la gare, etc.

– Non, on n'a vu personne... Non, il n'y a pas eu d'arrestation... Non, il ne s'est rien passé d'anormal...

Dédée fait le tour des cafés qu'Arnold lui avait fait connaître lors de leur premier voyage. Partout, c'est la même réponse :

– Non, on n'a pas vu Arnold.

Le seul café où Dédée ne va pas, parce qu'elle en a complètement oublié l'existence, est justement celui où la Gestapo l'attendait !

La situation est très embarrassante : Dédée voudrait bien savoir ce qui s'est passé... En outre, elle ne peut laisser indéfiniment à Nénette les trois hommes qu'elle lui a confiés. Que faire ?

Elle se souvient alors d'un ancien officier français, Charles Morelle, qui habite Valenciennes. Elle lui a procuré, l'an dernier, de faux papiers alors qu'il s'était évadé d'un camp de prisonniers et se cachait à Bruxelles.

Il lui avait dit :

– Si vous avez besoin de moi, je suis votre homme !

Dédée va le trouver et lui confie :

– Nous avons sûrement été dénoncés. Pouvez-vous aller à la maison, à Bruxelles, et voir ce qu'il s'y passe ? Et pouvez-vous essayer d'avoir des nouvelles d'Arnold ? Moi, je continue seule.

À Paris, sa logeuse, apprenant l'arrestation très probable d'Arnold, refuse de la recevoir. Qu'à cela ne tienne, on prendra le train de nuit !

Reste la question argent et faux papiers : tout a disparu avec Arnold. Dédée réussit à emprunter, dans la journée, l'argent des quatre billets, mais pour les papiers, il n'y a vraiment rien à faire avec si peu de temps devant soi.

Bien qu'elle ait appris par une lettre de Tante Go que les contrôles s'étaient encore renforcés dans la région du Sud-Ouest (« Il vous faudra être très, très en règle, tes cousins et toi, quand vous viendrez en vacances ici », disait la lettre), Dédée, comptant sur sa chance habituelle, décide de partir sans papiers.

Et la chance, une fois de plus, lui sourit, puisque la voici de nouveau chez Tante Go, après avoir fait, il est vrai, les vingt derniers kilomètres à pied.

– Arnold ?

– Arrêté, probablement.

– Je suis sûre qu'il ne parlera pas. Nous devons continuer<sup>1</sup>.

– Ma petite tante, je suis contente que vous soyez de cet avis car je dois vous dire que c'est ce que j'avais l'intention de faire même si vous aviez été d'un avis contraire.

---

1. Furieux de n'avoir pas arrêté Dédée que, pourtant ils avaient vu monter dans le train de Lille, les Allemands essayèrent par tous les moyens d'arracher à Arnold des renseignements sur sa complice. Coups de poing, coups de pied, coups de matraque ne purent cependant faire prononcer un seul mot au jeune homme. C'est en sang qu'il était ramené dans sa cellule après chaque interrogatoire. Mais comme l'avait prévu Tante Go, Arnold garda héroïquement le silence sur les secrets du début de la Ligue. Après la prison de Loos près de Lille, puis Saint-Gilles à Bruxelles, Arnold connut la forteresse de Reichbach près de Cologne, la camp de Gusen, celui de Mauthausen, le Struthof en Alsace, enfin le camp de Dachau. C'est là qu'il fut libéré par les Américains en mai 1945.

Tante Go, elle aussi, a de mauvaises nouvelles : la moitié du premier convoi s'est fait prendre en Espagne et doit être actuellement au camp de Miranda.

– Cette fois-ci, ils arriveront à bon port, déclare tranquillement Dédée car je vais aller avec eux.

– Comment ? Mais tu n'y penses pas !

– Si, au contraire, j'y ai beaucoup pensé. Si nous voulons que les Alliés nous aident, il faut absolument que j'aille prendre contact avec eux en Espagne.

– Mais le passeur ne voudra jamais t'emmener.

– Et pourquoi pas, je vous prie ? Je suis très solide et je marche aussi bien qu'un homme. Je faisais de longues courses dans les Ardennes avant la guerre.

Tante Go sourit. Elle sait déjà qu'il est inutile de résister au Cyclone (c'est le nom que, vu le caractère bouillant de sa fille, M. De Jongh donnait parfois affectueusement à Dédée).

Quant au passeur, il se contente de hausser les épaules avec fatalisme : au Pays basque, comme partout ailleurs, ce que femme veut...